



«Les Visages cachés de ma ville 2», création collective à découvrir sur la scène de la Comédie dès mardi prochain. CAROLE PARODI

A la Comédie de Genève, Myriam Boucris monte deux pièces en miroir avec des migrant-e-s et des étudiant-e-s. Reportage dans les coulisses d'un travail de médiation et de création

VISAGES À NU

CÉCILE DALLA TORRE

Médiation théâtrale ► Journée grise. Il tombe des trombes d'eau à Genève ce lundi de mars. On franchit le seuil de la salle Caecilia, rue Carteret, à deux pas des Grottes. A l'abri, passé le sas d'entrée faisant un peu office de salle à manger, on pénètre dans l'antré décati de cet ancien théâtre qui sert de salle de répétition à la Comédie de Genève. Il est 16h30 et des poussières. Une vingtaine de personnes forment une ronde sur le plateau. L'atelier vient de démarrer par le travail sur les instruments de musique pédagogiques, disposés en fond de scène. Chaque participante s'en est approprié un, une étape facilitant le dialogue à venir. Il est maintenant l'heure de s'échauffer le corps et la voix. Celle de la metteuse en scène Myriam Boucris (lire interview page suivante), au milieu d'eux, perce l'espace.

«On ne réfléchit pas, on écoute et on répète après moi. On va créer son propre son, et se laisser porter par le chœur. L'oreille se laisse guider, et elle fait ça très bien. Elle n'a pas besoin du cerveau», prévient l'artiste, pensive par l'art lyrique. Ils se lancent ensuite des accessoires – couettes, pinceaux, baguettes, entre autres – pour apprendre

à mesurer leur geste tout en continuant de chanter. Parce que sur un plateau de théâtre, des imprévus surviennent et il faut apprendre à ne pas se laisser décontenancer.

S'apprivoiser

Depuis le mois d'octobre, des étudiants de l'université de Genève, des jeunes femmes pour la plupart, dont plusieurs en psychologie, se retrouvent chaque lundi avec des personnes migrantes pour travailler collectivement autour des *Visages cachés de ma ville 2*. La pièce sera à l'affiche de la Comédie de Genève dès mardi prochain. Quatre comédiens professionnels, Céline Goormaghtigh, Alicia Packer, Peter Palasthy et Mathieu Ziegler font corps avec le groupe. Ils ont travaillé toute la journée sur l'autre spectacle, entièrement écrit par Myriam Boucris celui-là – *Migrrrr* –, qui sera présenté en miroir de cette création collective.

L'heure d'une petite pause thé et gâteaux faits maison a sonné. La deuxième partie de la séance se déroule de l'autre côté du plateau, où une petite scène est montée. Liliana Dias, qu'on appelle Lily, vidéaste, est installée en face, ordi portable ouvert. Habitée au monde du cinéma, elle a suivi l'ensemble du processus de création des

Visages cachés de ma ville 2 et pris une série de photographies, à découvrir dans l'exposition en marge du spectacle à la Comédie. «Les expressions du visage se libèrent aujourd'hui», note-t-elle. Elle a pu constater au fil des mois combien la mise en confiance par la metteuse en scène a permis de s'apprivoiser et d'obtenir une réelle cohésion de groupe, sans aucune barrière entre les origines géographiques, sociales ou professionnelles de ses membres.

«L'oreille se laisse guider, et elle fait ça très bien. Elle n'a pas besoin du cerveau» Myriam Boucris

A côté d'elle, Myriam Boucris se mouille les doigts avant de frotter les tiges d'un instrument posé sur la table pendant qu'un petit groupe de six interprètes, silhouettes courbées et abattues, dont Céline Goormaghtigh, prépare son entrée en scène sur les sonorités étranges produites par l'instrument. Au sol, leurs six corps

tournent sur eux-mêmes et roulent en dessous du rideau blanc percé de trous en fond de scène.

Puis ils répètent de nouveau leur entrée en scène, soudés, dans une marche âpre et difficile à l'image d'un vécu douloureux. On entendra ensuite la voix d'Ana, racontant son histoire à un journaliste, avant celle de Luna. Installé sur des chaises devant eux, le reste du groupe observe. Au mur, le découpage scénique est très clair: 25 petits écriteaux blancs se succèdent en une longue colonne pour dresser la liste des scènes qui composent la pièce, un titre par écriteau.

Respirer sous les cheveux

Un chant de Myriam Boucris retentit en arabe avec rage. «Ne pas coller le chant à la rapidité de vos mouvements», glisse-t-elle. Le rideau blanc a avancé au milieu de la scène, et les comédiens sont désormais passés derrière. Des empreintes digitales sont projetées sur leur corps. On marque une autre pause à la fin de cette scène. Veronica Segovia, costumière, rend visite au groupe pour préparer leurs costumes. «On va être le plus proche possible de la vie de tous les jours. Il ne faut pas que ce soient des costumes mais des vêtements de scène.»

«Membres à travers le mur.» Ainsi s'intitule la scène suivante. Seuls un bras, des jambes, des cheveux traversent physiquement le rideau blanc, élément clé du décor des *Visages cachés de ma ville 2*. Dans un premier temps, on ne verra pas le visage des interprètes. «Lily, tu peux nous envoyer la Mer rouge? Ali, ne regarde pas ton pied», glisse Myriam Boucris. Au même

moment, ce rideau devient écran de projection où défilent des paysages lointains, territoires franchis par les migrants. Certains participants se parlent espagnol entre eux. Puis on entend Céline Goormaghtigh demander, et formuler elle-même la réponse: «Qui est-ce qui a gagné la course de l'Escalade cette année? Un Erythréen.»

On enchaîne sur la scène des corps empilés. Myriam Boucris montre comment procéder. «Ceux qui veulent essayer d'être en dessous peuvent le faire.» Ali veut bien. Il traduit en érythréen à deux femmes. Tout le monde s'entraîne alors. Quelques-unes enfilent un pantalon de survêtement vert ou bordeaux pour qu'on distingue mieux les corps sur fond noir sur la photo qu'est en train de prendre Lily. «On peut se mettre visage sur visage», prévient Myriam Boucris. «Ne vous inquiétez pas, on arrive à respirer sous les cheveux.»

Elsa tente l'exercice en s'installant la première au sol avant que Matylda aux bras tatoués ne s'allonge sur elle. «Tu pourras glisser gentiment par derrière», lui recommande la metteuse en scène. Puis on applaudit Elsa, qui était en dessous. Et c'est au tour des hommes de tenter l'exercice. Santo, Mohamed, Mathieu s'y mettent. Pendant ce temps, tout le monde est passé voir Veronica dans l'autre pièce, qui a pris leurs mesures pour les costumes. La fin de journée est presque là. On se sépare. Et la vie de tous les jours, quelle qu'elle soit, reprend pour chacun. I

Les Visages cachés de ma ville 2/Migrrrr, du 17 avril au 5 mai, Comédie de Genève, www.comedie.ch

Lire aussi page suivante

«'Médier' n'est pas éduquer»

Interview ► Aller vers des personnes qui ne vont pas forcément voir des spectacles et réunir des populations qui n'ont pas l'habitude de l'être, voilà comment Myriam Boucris définit la médiation théâtrale.

Tignasse brune, corps souple et gracieux, Myriam Boucris est un doux mélange d'affection et de fermeté. Deux qualités avec lesquelles la metteuse en scène, comédienne, chanteuse et auteure installée depuis une quinzaine d'années à Genève encadre la vingtaine de participants à l'atelier réunissant migrants, étudiants et professionnels de la scène. Entre les répétitions de *Migrrr* et des *Visages cachés de ma ville 2*, présentés en diptyque à La Comédie de Genève la semaine prochaine, elle revient sur le parcours de médiation qu'elle a mis en place l'an dernier au sein de l'institution genevoise avec sa compagnie Tohu Wa Bohu.

Quelle visée a votre projet de médiation théâtrale?

Myriam Boucris: L'idée est d'aller vers des personnes qui ne vont pas forcément voir des spectacles et de réunir des populations qui n'ont pas l'habitude de l'être. L'année dernière, nous avons mis en contact des élèves du cycle et des personnes en situation d'exclusion dans *Les visages cachés de ma ville 1*. Cette année, des étudiants et des migrants participent au projet des *Visages cachés de ma ville 2*.

L'an prochain, pour le troisième volet, nous réunirons des personnes en situation de handicap et des personnes qui ne le sont pas. Le but est de faire se rencontrer des populations qui ne se connaissent pas et qui se découvrent avec nous, à travers des médiums dont ils n'ont pas l'habitude. Ça change les codes et ça crée la surprise. On se regarde et on s'écoute autrement.

A vous voir travailler avec des migrants sur le plateau lors de la création des *Visages cachés de ma ville 2*, on sent que votre pratique n'est pas nouvelle et qu'elle vous tient à cœur.

Oui, on parle de médiation maintenant, mais ça fait longtemps que cela existe sans porter ce nom. Ce qui est intéressant, c'est de voir à quel point on peut approfondir le rapport à l'autre. Depuis plusieurs années, j'essaie de décliner des processus où l'on fait un chemin ensemble. Nous faisons connaissance avec les instruments de musique, leurs vibrations, de manière un peu singulière. Ensuite, on se raconte, puis l'on crée ensemble un spectacle, sur le thème de l'exclusion l'an dernier, et de la migration cette année.

La médiation théâtrale pose un certain nombre d'enjeux...

Que propose-t-on à un public qui n'en est pas un? Comment fait-on vivre le spectacle vivant en allant chercher d'autres yeux que ceux déjà convaincus? Ce n'est pas seulement en leur donnant des billets gratuits, en leur faisant découvrir des instruments ou en les faisant venir au spectacle. Le parcours de médiation, c'est autre chose. Il faut sentir la parole de chacun. C'est à nous de leur faire expérimenter.

Quels sont les différents publics ayant suivi votre atelier depuis octobre?

Une cinquantaine de personnes, migrants et étudiants confondus, sont passés par l'atelier cette année. Très vite, les étudiants savaient si c'était ce qu'ils recherchaient. Pour les personnes migrantes, il est arrivé que leur participation dépende de leurs disponibilités. Certains ont essayé de le suivre mais n'y sont pas parvenus. Pour d'autres, on suppose qu'ils ont été intimidés, ou pas intéressés – ils ne sont pas venus nous expliquer pourquoi ils renonçaient. Le groupe a été stabilisé à une vingtaine de participants. Seize

nous ont suivi jusqu'au bout. La moitié sera parmi nous sur le plateau: assez merveilleusement, quatre personnes issues de la migration et quatre étudiants.

Comment le projet était-il présenté au départ?

Nous avons proposé de faire ensemble du théâtre, d'explorer le son, de se rencontrer et de raconter son histoire. Ceux qui sont restés sont ceux qui ont été accompagnés au départ, entre autres par une personne de l'association Camarada, qui les guide encore aujourd'hui. Une autre accompagnante était elle-même érythréenne, étudiante, née ici, à l'origine d'un cours de français destiné à des Érythréens. Un jeune participant était parrainé par deux femmes, dont une travaille à la Comédie. Sans ces associations – Camarada, la Roseraie et Aspasia, avec laquelle nous avons dû finalement renoncer à la collaboration car c'était trop dur sur le terrain –, le travail n'aurait pas pris cette dimension-là.

Comment la confiance s'installe-t-elle avec les personnes migrantes qui viennent découvrir l'atelier?

Pour la plupart d'entre elles, on connaît l'histoire qu'elles ont bien voulu nous raconter, mais on ne sait pas où elles vivent à Genève, ni quel est leur métier. On ne leur demande pas d'expliquer pourquoi elles sont là. Ce n'est pas le but. Nous commençons par jouer ensemble des instruments, faire des jeux. Il s'agit de se connaître autrement. Le temps est aussi une des clés de notre travail.

Votre approche de la médiation se base en grande partie sur le travail de la voix, un élément fondateur de votre propre parcours artistique.

J'ai commencé le théâtre très tôt. Comme je faisais aussi de la musique et de la danse, j'ai été orientée vers le chant lyrique, un peu à ma surprise. Ce n'était pas ma culture familiale, mais ça m'intéressait de travailler la voix. Je me suis alors formée au Conservatoire supérieur de Paris en opéra, où j'ai appris énormément pour la technique vocale. C'était par contre une prison dorée, le carcan était trop serré. Ma mère chantait très bien, tout le temps. Ça m'a constituée, bercée.

«Passer par un parcours de médiation et le traverser avec les participants ouvre bien d'autres portes que de se rendre au spectacle»

Myriam Boucris

La voix devient ici passeuse d'émotion...

Très souvent, le son raconte au-delà du mot. Dans nos civilisations, on s'en rend moins compte car on le réprime. Mais lors de mes voyages en Afrique de l'Ouest en particulier, c'était assez fascinant de voir qu'on passe de la danse au chant, au jeu. On exprime ses émotions avec tout son corps, sa voix. Je n'aurai jamais fini d'explorer cette question. C'est d'ailleurs pour cela que, cette année, j'ai osé engager une danseuse, Noémie Alberganti, et une comédienne qui a fait beaucoup de danse, Céline Goormaghtigh.

Les structures sonores pédagogiques créées par les frères Bachet sont aussi l'un de vos principaux outils de travail.

Ils ont la particularité d'être très vibratoires, accessibles et résistants, un outil rare. On en retrouvera quelques-uns



Myriam Boucris et les participant-e-s à son atelier. LILIANA DIAS

sur scène. J'ai ajouté à ce panel certains de mes instruments de prédilection: les hang, les tambours d'eau, ou calebasses, et les udus, instruments en terre cuite inventés par les femmes du Bénin, avec lesquels elles allaient chercher de l'eau au puits. Il y a aussi les pianos à pouces, fabriqués dans plusieurs matériaux de récupération – boîtes à sardines, boîtes en bois, calebasses, etc.

Comme *Caillou* l'an passé, *Migrrr* est un spectacle que vous avez écrit, alors que *Les Visages cachés de ma ville (1 et 2)*, présentés en seconde partie de soirée, émane du travail en atelier avec les participants.

Je n'ai pas la prétention d'écrire. Je suis traversée par des choses. Jamais je n'ai mis en scène d'autres textes que les miens, parce que je peux les prendre comme un matériau malléable. Je les livre aux comédiens et ils peuvent en faire ce qu'ils veulent. Cette liberté est essentielle à mes yeux. C'est une latitude complète de rechercher au même titre le son, le geste et le mot. Sinon, il y a une sorte de diktat du mot, avec lequel j'ai de plus en plus de mal au théâtre. Le verbe explique parfois trop de choses.

Présenté en diptyque avec *Les Visages cachés de ma ville 2*, *Migrrr* est monté avec ces professionnels qui ont travaillé avec vous toute l'année. *Migrrr*, autour de la migration, renvoie à *Caillou*, qui mettait en scène un homme sans domicile fixe. Était-ce voulu?

Les deux spectacles se répondent, tout simplement parce qu'il est question

d'un homme à la rue dans *Caillou*, et d'une femme dans sa cave dans *Migrrr*. C'est aussi parce que ça m'intéressait de donner à entendre et à voir ceux qu'on n'entend pas. Et ceux qu'on n'ose pas regarder parce que c'est impudique. Dans *Caillou*, ça m'a passionné de montrer qu'on puisse ne serait-ce qu'être là et être vu. Le spectacle a d'ailleurs beaucoup dérangé.

Louise, dans *Migrrr*, est un personnage rugueux qui vit dans sa cave. Elle est remontée contre la société, contre les gens qui nous envahissent, contre le fait qu'il faut s'inquiéter de la misère du monde, mais qu'on pourrait s'occuper d'elle ici. Elle tient ce discours-là. Arrive ensuite une femme migrante qu'elle congédie au départ, mais qu'elle finit par accueillir pour une raison qui la surprend elle-même.

Ces deux personnages, ce sont nous. J'ai migré, il y a longtemps. On est mélangé aussi par la peur d'être envahi. On n'ose jamais le dire. On reproche à ceux qui ont migré il y a longtemps d'être encore plus durs sur ces questions aujourd'hui. Mais il serait plus sain d'avouer qu'on est tous traversés par les mêmes peurs.

On vous entend parfois vous exprimer en espagnol pendant l'atelier. La langue ne semble pas être un obstacle à la communication, ni pour vous ni pour les participants.

Nous avons pris soin de cela et intégré des personnes en capacité de traduire le tigrigna, par exemple. Les deux participantes érythréennes ont ainsi exprimé dans leur langue ce qu'elles n'avaient pu dire autrement, en parti-

culier les histoires de leurs enfants qui les ont rejoints ici et qui sont de loin les plus dures que nous ayons entendues. Certes, la langue a permis d'en arriver là, mais tous les échanges non verbaux par lesquels nous sommes passés y ont aussi contribué.

On vous entend également chanter en arabe dans *Les Visages cachés de ma ville 2*.

Cette langue me vient de mes ancêtres, de mon grand-père paternel. Je l'ai un peu apprise pour pouvoir la chanter. La langue vient d'elle-même, avec ce que ça raconte. J'en ai l'habitude avec l'opéra. J'ai chanté en tchèque, par exemple, alors que je ne connaissais pas la langue. Je chante aussi ici une courte berceuse en érythréen, que les femmes m'ont fait travailler. Elles riaient de me faire apprendre quelques mots dans leur langue. J'y tenais beaucoup. Il y aura également un chant dans une «non-langue»: viendront des sons et des syllabes, sur le mode de l'improvisation.

Finalement, selon vous, quel rôle doit jouer la médiation?

La médiation a le vent en poupe aujourd'hui. J'espère qu'on restera attentif au fait que «médier» n'est pas éduquer. Ce n'est pas donner la bonne parole à quelqu'un, mais «passer par». Passer par un parcours de médiation et le traverser avec les participants ouvre bien d'autres portes que de se rendre au spectacle. On active les ressources qu'ils ont en eux-mêmes, la voix, le fait de se raconter, de faire ensemble.

PROPOS RECUEILLIS PAR CDT